

Sophie Dulac Distribution
Michel Zana

30, av. Marceau 75008 Paris
Tél : 01 44 43 46 00

Promotion

Programmation Paris

Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

Programmation Province
Périphérie

Marie Pascaud : 01 44 43 46 04
mpascaud@sddistribution.fr

 SOPHIE DULAC
distribution

conception graphique pierre lefevre

my father, my lord

un film de **David Volach**

Sophie Dulac Distribution
Michel Zana

30, av. Marceau 75008 Paris
Tél : 01 44 43 46 00

Promotion
Programmation Paris

Eric Vicente : 01 44 43 46 05
evicente@sddistribution.fr

Programmation Province
Périphérie

Marie Pascaud : 01 44 43 46 04
mpascaud@sddistribution.fr

Presse
Annie Maurette

Tél : 01 43 71 55 52
Fax : 08 75 53 47 76
annie.maurette@orange.fr

Stock publicité

Distribution Service à Sarcelles
Tél : 01 34 29 44 00
Fax : 01 39 94 11 48

Stock copies

DS Sarcelles (GRP, Nord, Est)
DS Lyon, DS Marseille,
CAMC Bordeaux

Golden Cinema, EZ Films et Sophie Dulac Distribution présentent



my father, my lord

un film écrit et réalisé par **David Volach**
avec **Assi Dayan, Ilan Grif, Sharon Hacoheh Bar**



Une production Golden Cinema - Eyal Shiray
Israël / 2007 / 1h16 / 35mm Dolby SR / visa d'exploitation n° 119 510

AU CINÉMA LE 23 AVRIL 2008

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.sddistribution.fr

synopsis

Installé avec son épouse et son fils dans une communauté ultra-orthodoxe à Jérusalem, **Rabbi Abraham** voue sa vie à l'étude de la Torah et de la loi juive. Son fils **Menahem** est à l'âge où l'on voit le monde comme un endroit de curiosités, empreint de mystères et de merveilleux. Il n'oppose aucune résistance, mais suit sans conviction son père qui le guide sur le chemin étroit et rigide qu'empruntent les hommes de foi. Mais la volonté d'Abraham de guider son fils n'est qu'un grain de poussière dans l'univers. Ainsi lors de vacances d'été au bord de la mer Morte, la foi d'Abraham sera brutalement mise à l'épreuve...



David Volach notes autobiographiques

Je suis né dans une famille ultra-orthodoxe de Jérusalem. Chez nous, la foi était une activité prenante qui ne laissait pas beaucoup de place pour le reste. J'avais 11 ans lorsque, encouragé par mes sœurs (surtout ma sœur Pninah, qui a toujours été chargée des spectacles et des chants, à l'école comme à la maison), je me suis lancé dans la mise en scène d'une pièce intitulée «Le pauvre tailleur», inspirée d'un livre pour enfants racontant les actions de juifs pieux. A l'époque, on encourageait seulement les filles à s'adonner à la création artistique.

Cette seule et unique tentative a pris fin dès qu'elle a commencé. J'avais trouvé pas mal de déguisements de Pourim (fête juive) dans un carton. Lors de la première répétition chez mon ami Boïmel, j'interprétais évidemment le rôle titre et j'étais assis, une chaussure à la main, prenant l'expression d'un vieil homme et murmurant des psaumes, comme dans l'histoire.

La mère de Boïmel fondit sur moi : «Tu veux monter une pièce ? Personne ne va t'entendre ! Ta sœur Pninah ne t'a rien appris ? Tu dois regarder le public et parler fort, pour qu'il t'entende.» Sous le coup de l'insulte, j'avais le feu aux joues. Déjà à l'époque ma voix était rauque ; je n'avais jamais eu autant honte de ma vie. J'ai immédiatement annulé la pièce et j'ai abandonné mon rêve définitivement. Mon désespoir était total alors que j'avais porté un temps dans mon cœur l'idée de jouer le tailleur d'une façon si intime que je n'aurais jamais pu le faire parler assez fort pour que le public l'entende.

Au début de mon adolescence, je portais en moi mes aspirations créatives et le désir de me réaliser au travers de la religion et de la foi. Mais à la fin de mon adolescence, un long processus de laïcisation commença. D'autres tentatives artistiques me dévoraient – la peinture, l'écriture et la philosophie. En 1995, à 25 ans, j'ai pris la décision de quitter définitivement la religion et je me suis installé à Tel Aviv pour étudier le cinéma.





entretien avec David Volach

Vous venez d'une famille religieuse. Quel a été votre parcours avant de tourner votre premier film ?

Ma vie a été marquée par la rêverie et l'observation. J'ai grandi à Jérusalem dans une famille orthodoxe, très rigide et exigeante sur le plan de l'éducation religieuse. J'ai quitté le monde religieux vers 22 ans. Ce fut un processus long et douloureux. Je me suis alors réfugié dans l'art qui m'a permis d'interroger le monde autour de moi et de me construire une nouvelle identité.

Comment avez-vous découvert le cinéma ?

Le premier film que j'ai vu sur grand écran fut *Les temps modernes*. Alors que je pensais qu'il s'agissait d'un film impudique, j'ai découvert le grand cinéma humaniste de Chaplin. Après avoir quitté le monde religieux, j'ai pris des cours de cinéma à l'Open University, j'ai fréquenté assidûment la Cinémathèque et j'ai lu de nombreux écrits théoriques sur le cinéma. J'étais alors fasciné par la dimension réaliste et concrète du cinéma : cette capacité à traduire une pensée abstraite par un langage ancré dans le quotidien, dans la description des faits réels.

La distribution de votre film comporte à la fois des acteurs professionnels et non professionnels. Comment les avez-vous choisis ? Comment avez-vous travaillé avec eux ?

Assi Dayan, qui incarne le père dans le film, m'a dit un jour qu'il jouait bien lorsqu'il ne jouait pas. C'était en fait ma manière de travailler avec des acteurs à la fois professionnels et non professionnels : je leur ai tout simplement demandé d'exister devant la caméra. Au théâtre, un acteur construit un personnage dans un univers fictif, métaphorique, au cinéma, au contraire, l'acteur existe dans une réalité concrète, quotidienne et son personnage doit s'y imprégner.

Vous avez réussi à filmer le monde religieux d'une manière très sensuelle. Par exemple, les scènes d'intérieur (à la maison ou à la synagogue) sont toutes marquées par le mouvement de la caméra ou à l'intérieur du cadre.

Qu'est-ce qui a guidé vos choix esthétiques ?

Le cinéma c'est le langage de la matière concrète. Il est donc très important pour moi de filmer les corps et les objets dans leur matérialité, de les observer de près, de loin, de les caresser même. La caméra est comme un œil en mouvement, comme un regard qui s'approche et s'éloigne en permanence des objets et des corps. De là vient peut-être ce sentiment de sensualité qui se dégage du film.

On ressent dans votre film l'influence à la fois formelle et thématique des Décalogues de Krzysztof Kieslowski, notamment du premier, *Un seul Dieu tu adoreras*.

Reconnaissez-vous cette influence ?

Qui sont les autres cinéastes qui vous ont inspiré ?

Les Décalogues de Kieslowski constituent certainement une grande source d'inspiration. Mon film peut même être vu comme une variation sur le premier Décalogue, mais une variation inversée. Chez Kieslowski, il y a un mouvement qui va de la croyance absolue en la science rationnelle à la reconnaissance d'un mystère métaphysique, alors que dans mon film on part du métaphysique religieux pour aller à la découverte de la réalité dans ses manifestations quotidiennes, humaines et émotionnelles, à l'encontre des dogmes religieux. Ingmar Bergman est un autre cinéaste très important pour moi : ses films m'ont fait comprendre que le cinéma est un grand art, un moyen d'expression capable d'abstraction qui peut aborder n'importe quel sujet philosophique.

L'interrogation morale dans le film touche à la mitzva (un devoir religieux) du «renvoi du nid». Pourriez-vous expliquer le sens de cette mitzva et de son importance dans le judaïsme ? D'une manière générale, les animaux occupent une place importante dans le film (oiseaux, chiens, chats, poissons). Pourquoi ?

Ce sujet est fortement débattu dans le judaïsme. En apparence, on peut voir la mitzva du «renvoi du nid» comme ayant une motivation humaniste : quand un homme croise un nid sur son chemin, s'il désire manger les oiseaux, il doit renvoyer la mère et ne garder que les petits afin de préserver une partie de la famille. Or dans le Talmud, il est interdit de parler d'une motivation humaniste quand il s'agit d'un devoir divin, car la sensibilité à la souffrance de l'autre est inférieure à la loi de Dieu. En effet, le quotidien d'un Juif religieux est absolument déterminé par l'obligation d'accomplir la loi de Dieu en dehors de toute considération humaniste. C'est-à-dire que le fait d'obéir à Dieu est plus important que la sensibilité à l'égard de l'autre, d'autant plus s'il s'agit d'un animal qui, d'après le judaïsme, n'a pas d'âme. Il me semble que le devoir d'obéissance à la loi divine comme base de la morale juive est souvent très immoral. Dans mon film, l'enfant s'attache à des animaux, une sensibilité qui contredit la loi religieuse qui est aussi la loi du père, et le questionnement moral est né de ce conflit...

Vous dessinez le monde religieux de façon complexe et ambivalente : d'un côté, vous décrivez la chaleur familiale et la force spirituelle le caractérisant, de l'autre, vous critiquez clairement son extrémisme, sa sévérité et l'obédience aveugle à la loi religieuse...

En général, la critique contre la religion en Israël est caractérisée par du mépris à l'égard de l'homme religieux et par une forme de prudence par rapport à l'idée religieuse. Ainsi, on a l'habitude de décrire le religieux comme asexué, comme ayant

un défaut dans sa masculinité ou sa féminité (l'habillement parfois considéré archaïque, l'obligation pour les femmes de se couvrir la tête). Moi, au contraire, je préfère dessiner l'homme religieux comme un être humain, sexué, en réservant ma critique à la religion elle-même. On dit souvent que les idées religieuses sont sublimes, mais qu'elles sont détruites par l'homme. Moi, j'ai tendance à croire que l'homme est sublime, alors que ses idées le sont un peu moins.

Menahem étudie à l'école religieuse le récit biblique du sacrifice d'Isaac. Sans dévoiler aux spectateurs la fin du film, peut-on y voir une mise en abîme de *My father, my Lord* ?

Mon film décrit un univers où le sacrifice d'Isaac est quasi permanent, car la religion sacrifie la vie ici-bas au profit d'un l'au-delà hypothétique : un paradis qui se révélerait peut-être après la mort. *My father, my Lord* est l'histoire d'une tragédie inévitable, car la religion dans sa dureté et son dogmatisme tue la liberté de la vie, la joie de vivre. On ressent dans le film à quel point le quotidien de cette famille est terne et triste, alors que l'enfant aspire inconsciemment à autre chose, à cette joie naturelle qu'on est en train de tuer en lui...

Dans l'une des scènes, le père demande à son fils de déchirer une photo. Aussitôt après, l'enfant joue avec des ombres chinoises qu'on peut aussi interpréter comme une métaphore du cinéma. Quel est le rapport du monde juif religieux au cinéma et à la création visuelle d'une manière générale ?

En principe, le judaïsme n'interdit et n'autorise rien. C'est l'interprétation des versets bibliques qui a créé les règles religieuses. La photographie et le cinéma n'existaient pas quand ces règles ont été établies, ce qui pose le problème de l'adaptation des lois anciennes à notre modernité. D'une manière générale, le judaïsme orthodoxe méprise l'art, peut-être parce qu'il y voit une



menace, un rival au niveau du questionnement critique de la vie. Mais il y a dans le judaïsme des courants plus ouverts qui acceptent l'art et y voient une source d'enrichissement. Dans mon film, l'art et les allusions au cinéma représentent la révolte de l'enfant contre la loi du père. Naturellement, c'est quelque chose que j'ai vécu.

En Israël, *My father, my lord* a été accueilli avec grand enthousiasme par le public et par la critique. Le film a-t-il été montré à un public religieux ? Quelle a été la réaction ?

Oui, j'ai montré le film à un public religieux et sa réaction a été extraordinaire. Les spectateurs se sont complètement identifiés avec le contenu philosophique et moral du film et ont réagi avec beaucoup d'émotion. Je ne suis pas du tout surpris de cet accueil : une critique non pas frontale, mais amenée par le biais de personnages avec qui l'on peut s'identifier, est plus facilement acceptée. Bien sûr, comme dans toute communauté, on trouve différents niveaux d'ouverture et de sincérité...



Le cinéma israélien tendait pendant des années à ignorer le monde juif religieux où à le dessiner d'une façon exotique et caricaturale. Depuis quelques années, on assiste à un retour du thème religieux au cœur du cinéma israélien avec des films parfois réalisés et interprétés par des cinéastes et acteurs venant de ce monde religieux (Raphaël Nadjari, Hadar Friedlich, Shuli Rand).

Comment expliquez-vous ce phénomène ?

Le retour à la religion en Israël fait partie d'un phénomène mondial : il y a une déception du monde rationnel, technique, de la société de consommation. Il y a aussi un besoin dangereux d'une autorité absolue : un être capable de nous guider dans une période de perte de repères. En Israël, ce phénomène a également des aspects positifs : une maturation de la société qui accepte de regarder l'autre et de le voir comme partie intégrante de la communauté. Le fait que le cinéma participe à cette évolution me paraît naturel et important.

Quel est votre nouveau projet ?

S'agit-il d'un film se déroulant dans le milieu religieux ?

Non, mon prochain film n'abordera pas le monde religieux. En fait, il m'est difficile de parler de projets futurs. Je me sens comme quelqu'un qui va dans une fête et tombe tout de suite amoureux d'une fille, ne réalisant pas ce qui lui arrive. Je n'ai pas encore digéré ni la fête, ni le nouvel amour. Il me faut donc du temps...

Entretien réalisé par Ariel Schweitzer (décembre 2007)







notes d'intention

My father, my lord, le premier film de David Volach, a été conçu comme un dialogue thématique avec le *Décalogue 1* de Krzysztof Kieslowski, variation sur le thème de l'histoire du sacrifice d'Isaac. Ce film parle d'un homme, Abraham, qui a voué sa vie à Dieu et à l'étude de la Torah et qui espère transmettre sa foi à son jeune fils Menahem. C'est un voyage au cœur de l'intimité d'un croyant, face au silence de Dieu.



David Volach explique : "dans ce film, je voulais explorer les fondements de la passion athée, qui

sont acquis dès l'enfance : la curiosité naturelle avec laquelle on regarde la vie ; la façon d'appréhender les événements pour ce qu'ils sont, sans leur imposer un sens ; la capacité de reconnaître des émotions directement, sans s'imposer de discipline - un monde fait de merveilles."

"Par ailleurs, je voulais que ce film expose la perplexité des croyances,

religieuses ou autres - ces idéologies qui nous dépassent - et qu'il montre leur maladresse, leur absence d'authenticité mentale et humaine. Je voulais mettre en doute tout ce qui peut nous faire plier sous le poids de la trinité impie : l'autorité, la discipline et le sens."

fiche artistique

Abraham **Assi Dayan**
 Esther **Sharon Hacohen Bar**
 Menahem **Ilan Grif**

fiche technique

Auteur/Réalisateur **David Volach**
 Producteur **Eyal Shiray**
 Co-producteur **Gill Sassower**
 Directeur de la photographie **Boaz Yakov**
 Monteur **Haïm Tabeckman**
 Directeur artistique **Yoav Sinai**
 Son **Alex Claude, Israel David**

informations techniques

Durée **1h16**
 Support **35mm / Dolby SR**
 Langue Originale **Hébreu**
 Visa d'exploitation n° 119 510

prix et festivals

Découverte de l'année - Meilleur réalisateur
 Au Festival de Haïfa - Israël - 2006
Grand Prix - Meilleur film
 Au Festival de Tribeca - New York - 2007
Meilleur Réalisateur
 Au Festival de Taormina - Sicile - 2007
Prix de la Critique Internationale (FIPRESCI)
 Au Festival de Tbilissi - Géorgie - 2007

Festival de Melbourne - Australie - 2007
 Festival de Delhi - Inde - 2007
 Festival de Hambourg - 2007
 Festival de Copenhague - 2007
 Festival de Thessalonique - Grèce - 2007
 Black night film festival de Tallinn - Estonie - 2007

